

Tragico-héroï-comique, ce roman !

par Annette Colin-Simard

A sa manière très personnelle, Boris Schreiber est un chroniqueur de la famille, plus précisément des rapports d'un fils avec ses parents. Dans un roman précédent, *Le Lait de la nuit*, il évoquait la trajectoire du trio entre New-York et Paris. Aujourd'hui, dans *le Tournesol déchiré*, il nous fait quitter Riga, passer par Berlin, Moscou, Anvers, pour aboutir encore à Paris.

Que ces détails géographiques n'égarer pas. Il ne s'agit pas de tourisme mais de survie. Les Schreiber fuient la Lettonie hostile aux Juifs, puis Moscou et les suites de la Révolution d'octobre, quittent Anvers parce que le père, Volodia, y reste désespérément chômeur, et rejoignent la France pour qu'il trouve enfin du travail. Débuts plus que modestes, mais quinze ans plus tard, après la Seconde Guerre mondiale, il aura fait fortune dans le pétrole.

Voici pour le cadre. L'originalité de Boris Schreiber, son talent, gît dans deux aspects de la narration. Fatigué, écrit l'auteur, par le récit au « je », il s'en débarrasse en utilisant le pluriel. Alors qu'il se trouve seul avec sa mère, son père, une camarade, parlant de lui-même, il écrit « ils ». Ainsi, à l'école à Paris : « Aux questions de la maîtresse, ils répondaient juste parfois. Rarement. Les soustractions, la grammaire les paralysaient. Au dîner (ne pas oublier que Boris est fils unique), il arrivait à leur père de demander avec une certaine fierté.

- Alors Boris ? En classe, tout marche normalement ?

- Oh, oui !

Leur ton, du genre « ça va de soi », pour voir leur père se rengorger. »

Procédé certes, mais ce « ils » appliqué sans cesse au narrateur baigne le texte dans une brume étrangement attrayante, un climat impalpable qui force l'attention. On vit non pas avec un seul personnage mais des jumeaux.

Autre aspect original – il est vrai plus classique – dans *le Tournesol déchiré* on change d'époque d'un paragraphe à l'autre sans césure. D'un temps de pauvreté à Paris, on se retrouve brusquement à Moscou au cours d'une grande peur, pour rejoindre sans avertissement un appartement luxueux près du parc Monceau quarante ans plus tard. Et ainsi de suite des allers et retours toujours surprenants.

Ces instruments élaborés par Boris Schreiber nous permettent de suivre comme un écran divisé en plusieurs fenêtres des actions diverses : le voyage du petit Boris avec ses parents vers Anvers, l'extrême pauvreté connue dans la ville belge, le mauvais accueil de cousins fortunés, l'installation des émigrés dans un hôtel borgne à Paris, la scolarité difficile de Boris, les disputes entre ses parents, mais aussi leur histoire d'amour à ses débuts racontée par sa mère Genia, devenue veuve et riche, la jalousie de celle-ci envers son fils qui est devenu écrivain, les obligations de Boris âgé de soixante ans envers elle. Il doit lui téléphoner tous les jours à midi et ensuite lui rendre visite. Quelques allusions aux trois mariages de Boris. A la vie quand elle était heureuse à Moscou. Retour à Paris où la mère possessive est atteinte de dépression, ses mains qui tremblent à cause du lithium qu'on lui donne pour la guérir. Retour à Boris quand il avait huit ans. Sa camarade Marthe à qui il préfère une certaine Geneviève Caussade, qui le méprise pour ses habits de pauvre. La tyrannie exercée sur son foyer par son père Volodia.

Ainsi alors que Boris, le « Borinka » de sa mère, est déjà adulte et marié, voici le comportement de l'auteur de ses jours au moment où il rend visite à sa mère : « Leur père ne supportait pas la moindre présence étrangère à l'heure sacrée des déjeuners et des dîners. Chaque jour, les repas devaient être pris à la même heure et la moindre infraction risquait de provoquer chez lui une colère contenue, parfois exprimée en propos blessants. « Alors ? Encore là ? Tu as bien jacassé ? Ta femme, ça va ? » Et leur mère, son regard laborieusement ironique, signifiant à la fois : « Borinka, n'en veux pas à ton père », et à leur père : « Volenka, essaie de comprendre Boris » (...) Leur père, tourné vers leur mère : « Le dîner est prêt, oui ? »

Un roman dense aussi bien en situations tragiques qu'en épisodes héroïco-comiques. Il n'est que de lire une strophe en mauvais français écrite par la mère de Boris plus experte en allemand et en russe qu'en notre langue. Ces vers expliquent le titre du roman :

Mon tournesol déchiré, mon belle garçonnette
Pourquoi tes yeux avoir ces couleurs inquiètes ?
Grâce à moi toujours tu vaincras les demains
Toute ma vie, toute ma mort, je te tiendrai la main.

Le Tournesol déchiré, par Boris Schreiber, éd. François Bourin, 314p., 110 F.